

## Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes  
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



# La littérature des prêtres écrivains de langue bretonne (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) : une tradition néopaternaliste d'autodéfense

Nelly Blanchard

Number 24-25-26, Fall 2013, Spring–Fall 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :  
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019144ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019144ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchard, N. (2013). La littérature des prêtres écrivains de langue bretonne (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) : une tradition néopaternaliste d'autodéfense. *Port Acadie*, (24-25-26), 357–386. <https://doi.org/10.7202/1019144ar>

Article abstract

*Feiz ha Breiz* [Foi et Bretagne] est une revue catholique légitimiste publiée en langue bretonne de 1865 à 1884 et largement diffusée en Basse-Bretagne, et particulièrement dans l'évêché de Quimper et de Léon, où elle a non seulement été lue, mais entendue par le biais de la lecture collective à voix haute. Cet organe de l'Église avait pour objectif de nourrir les têtes des fidèles, notamment en offrant au peuple breton une image de lui-même. C'est cette image façonnée par le biais de la littérature en breton – par des revues comme *Feiz ha Breiz* et d'autres oeuvres littéraires rédigées par des prêtres bretons – qui est interrogée dans cette étude.

# La littérature des prêtres écrivains de langue bretonne (xix<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècles) : une tradition néopaternaliste d'autodéfense

Nelly Blanchard  
CRBC, Université de Bretagne  
Occidentale

## Résumé

*Feiz ha Breiz* [Foi et Bretagne] est une revue catholique légitimiste publiée en langue bretonne de 1865 à 1884 et largement diffusée en Basse-Bretagne, et particulièrement dans l'évêché de Quimper et de Léon, où elle a non seulement été lue, mais entendue par le biais de la lecture collective à voix haute. Cet organe de l'Église avait pour objectif de nourrir les têtes des fidèles, notamment en offrant au peuple breton une image de lui-même. C'est cette image façonnée par le biais de la littérature en breton – par des revues comme *Feiz ha Breiz* et d'autres œuvres littéraires rédigées par des prêtres bretons – qui est interrogée dans cette étude.

La littérature de langue bretonne a eu pour principal moteur l'Église. Le grand nombre d'acteurs de cette institution ayant écrit en breton, le volume de leurs productions<sup>1</sup>, le nombre des rééditions<sup>2</sup>, mais également la période très large que couvre cette production, allant des textes les plus anciens, au xv<sup>e</sup> siècle, jusque aujourd'hui, suffisent à eux seuls à prouver la force qu'a constituée cette institution dans le domaine littéraire breton. Le xix<sup>e</sup> siècle est en outre caractérisé par une remarquable intensité dans le domaine. Yves Le Berre, dans son étude sur la littérature bretonne au xix<sup>e</sup> siècle [1790-1918], dénombre 140 écrivains membres du clergé [régulier et séculier] ou frères enseignants catholiques, soit 67,6 % du total des écrivains recensés de la période. Pour comparaison et par contraste, la catégorie suivante rassemble les enseignants laïcs [primaire, secondaire et supérieur] et ne compte que 9,2 % du total, ce qui montre l'écrasante domination du clergé dans ce domaine littéraire<sup>3</sup>.

Les productions des hommes d'Église aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles sont essentiellement des livres de dévotion et d'édification [par exemple des

1. Yann Celton a recensé 1826 références d'ouvrages religieux en langue bretonne ; voir Yann Celton, *Leoriou ar baradoz. Approche bibliographique du livre religieux en langue bretonne*, Quimper, Association Bibliographie de Bretagne, 2002.
2. Par exemple *Heuryou brezonec ha latin* (1712) de Le Bris, réédité une trentaine de fois entre 1712 et 1888, et *Buez ar Saent* (1752) de Marigo, réédité plus de vingt fois.
3. Yves Le Berre, *La Littérature de langue bretonne. Livres et brochures entre 1790 et 1918*, Brest, Ar skol vrezoneg. Emgleo Breiz, 1994, vol. 2, p. 477-479.

catéchismes, vie de Jésus, mois de Marie et autres ouvrages de morale ou de sermons]<sup>4</sup>. Toutefois, dans cette forêt de productions religieuses poussent sous la plume de prêtres quelques œuvres littéraires plus personnelles qu'il s'agit de distinguer. Ainsi se détachent les poèmes personnels<sup>5</sup> de l'abbé Jean-Marie Le Lay [1749-1802] exilé en Angleterre après avoir refusé de prêter serment, les Géorgiques bretonnes de l'abbé Joachim Guillôme [1797-1857]<sup>6</sup>, les poésies bilingues d'influence bretonniste du vicaire général Jean-Marie Le Joubioux [1806-1888]<sup>7</sup>, le célèbre roman historique de l'abbé Alain-Marie Inisan, alias Lan Inisan [1826-1891]<sup>8</sup>, plus tard les histoires comiques<sup>9</sup>, le roman autobiographique<sup>10</sup> et le carnet de voyage<sup>11</sup> du moine capucin Jacques Dourmap, en religion père Médard [1908-1988], mais aussi des périodiques à destination d'un public bretonnant large comme *Feiz ha Breiz*, par exemple.

Cet investissement des hommes d'Église dans le champ profane de la littérature est à replacer dans le contexte de l'évolution rapide, au XIX<sup>e</sup> siècle, de la scolarisation, de l'instruction et donc du rapport à la lecture. Même si l'expression de « lecture de masse » souvent employée pour décrire cette évolution ne doit pas faire croire que, soudainement, l'ensemble de la population a accès à la lecture, il faut la comprendre comme une augmentation relative du nombre de lecteurs – et donc d'auditeurs potentiels – et un changement de perception des frontières qui séparaient jusqu'alors les catégories sociales lettrées des autres. C'est entre autres cette perméabilité des lignes de séparation, cette contamination des identités sociales par la lecture et donc la fragilisation de la domination intellectuelle des

4. On ne compte d'ailleurs aucun grand traité théologique ou philosophique. C'est le latin et le français qui sont choisis par les écrivains bretons pour ce genre de productions. Par ailleurs, la Bible ne sera que très tardivement traduite en breton (XIX<sup>e</sup> siècle), l'Église catholique sous le Concile de Trente étant réservée quant à la lecture populaire de ce texte. Voir Yann Celton, *op. cit.*
5. Jean-Marie Le Lay, *Reflexionou christen var revolusion Franç rimet evit instruction ar Vretonet gant A. Lay person Perros-Guirec epad e exil e Bro-Sauz* [Réflexions chrétiennes sur la Révolution française, rimées pour l'instruction des Bretons, par Monsieur Le Lay, recteur de Perros-Guirec, pendant son exil en Angleterre], Morlaix, A. Ledan, 1836.
6. Joachim Guillôme, *Livrel Labourer – Géorgiques bretonnes*, Vannes, De Lamarzelle, 1849.
7. Jean-Marie le Joubioux, *Doue ha mem bro – Dieu et mon pays*, Vannes, Galles, 1844.
8. Lan Inizan, *Emgann Kergidu ha traou-all c'hoarvezet e Breiz-Izel epad dispac'h 1793* [La bataille de Kergidu et autres événements survenus en Basse-Bretagne pendant la Révolution de 1793], Brest/Quimper, Lefournier/Salaun, 1877-1878. Sauf indication, les références proviennent de l'édition de 1902 (Brest, Derrien.).
9. Tad Medar, *Diwar c'hoarzin*, Dinard, Braun et Liorit, 1945.
10. Tad Medar, *An tri Aotrou*, Père Médard, Guingamp, Couvent des Capucins, 1981.
11. Tad Medar, *Paotred an Ognon*, Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1986.

uns sur les autres qui poussent des auteurs à prendre part à l'expression littéraire.

Le XIX<sup>e</sup> siècle connaît en effet, au niveau national, une explosion du nombre des tirages littéraires, un foisonnement de journaux aux objectifs variés et de tous bords politiques, une création sans précédent dans le cadre de nouveaux genres comme le roman populaire ou le roman-feuilleton. Le clergé breton n'adopte pas la posture passive d'un cantonnement à son rôle quotidien auprès de la population et hebdomadaire en chaire : il prend conscience de la nécessité de passer du côté de l'écriture pour offrir à la population bretonnante lisante – et par là au peuple en général –, dans cette multiplication des points de vue, sa propre vision du monde, d'utiliser les mêmes outils que les autres pour donner au peuple une image de lui-même, un miroir dans lequel se regarder, pour qu'il ne se regarde pas dans celui d'à côté.

Quelle est donc cette production littéraire des prêtres écrivains qui se veut miroir de peuple ? S'il ne semble pas que l'on puisse parler d'une tradition chez les prêtres collecteurs<sup>12</sup>, est-il possible de relever, au-delà de la variété des genres littéraires utilisés, une tradition d'écriture chez les prêtres écrivains ? Si oui, que révèle-t-elle de la vision du monde et de la société de ces prêtres écrivains, ou du moins de celle qu'ils souhaitaient offrir au regard du lectorat bretonnant ? Autrement dit, quel[s] modèle[s] d'identification les prêtres écrivains de langue bretonne proposent-ils au public bretonnant ?

### Trois grands ressorts d'une écriture paternaliste

#### *L'image du peuple-enfant*

Le socle sur lequel repose l'écriture des prêtres écrivains pendant les deux siècles étudiés est la création par différents moyens rhétoriques et littéraires de l'image d'un peuple-enfant, non encore parvenu à la raison, immature, qui nécessite donc d'être éduqué. Le vocabulaire dit clairement les choses : *bugel*, *crouadur* / *bugale* [enfant / enfants] fourmillent des poésies de l'abbé Jean-Marie Le Lay à l'hebdomadaire *Feiz ha Breiz*. Le poète Jean-Pierre Calloc'h<sup>13</sup>, qui malgré l'interruption de ses études de prêtrise a gardé le surnom de moine-soldat, affirme par exemple : « *Ni 'bleg penn 'vel bugale* » [Nous ployons la tête comme des enfants]<sup>14</sup>. La métaphore pastorale attendue du mouton [*denved*] et la métaphore monarchique du sujet [*sujed*, *sujedet*] complètent l'image. L'abbé Le Lay critique l'action

12. Mahé collecte comme un antiquaire, sous l'influence des Lumières ; Cadic collecte comme un folkloriste ; Falc'hun comme un scientifique pour le Musée de l'Homme...

13. Jean-Pierre Calloc'h, alias Bleimor (1888-1917).

14. Calloc'h, « Dihunomp ! », dans *Feiz ha Breiz* (référence manquante).

des révolutionnaires en énumérant une série de couples qui révèle sa perception du fonctionnement de la société et range le peuple du côté du suiveur, de l'enfant, du féminin :

*Dispartial ar Roue diouc'h e sujedet vad, / Ar Pastor diouc'h e zénved, ar bugel diouc'h e dad, / An ezezh diouc'h o graguez, ha Doue diouc'h an oll* [Séparer le Roi de ses bons sujets / Le Pasteur de ses moutons, l'enfant de son père / les chefs de famille de leurs femmes, et Dieu de tous]<sup>15</sup>.

La fragilité et la faiblesse du peuple se déclinent également par d'autres moyens : des qualificatifs comme *ar reuzeudik* [le malheureux], *ar paour kez* [le pauvre] chez l'abbé Cabec<sup>16</sup> ; des métaphores de l'insignifiance chez l'abbé Le Lay qui fait parler le peuple en confession pour qu'il se compare à « la poudre et le néant » [« *poultr ha neant* »]<sup>17</sup> ; l'introduction de l'idée de soutien indispensable comme chez Lan Inisan, dans *Emgann Kergidu*, qui évoque le rôle des prêtres « chargés par Dieu de vous guider » [« *karget gant Doue d'hoc'h hentcha* »]<sup>18</sup> ; un glissement plus net encore vers le domaine médical qui fait du peuple un malade à soigner, comme chez l'abbé Henry qui relève dans ses observations des éléments qui « sont autant de symptômes », note un « besoin de ménager » le peuple, critique sa « fièvre ardente », toutes les choses qui « troublent bien souvent son bonheur, ou pour le moins sa sérénité » et conseille, voire prescrit contre cela, les « habitudes du foyer », les « joies simples du pays natal »<sup>19</sup> ; ou encore l'implicite passivité du peuple qui n'est pas maître de ses pensées et se retrouve dans la position de victime, comme chez Lan Inisan qui, dans son conte *Toull al Lakez*, à propos du personnage principal, un enfant pauvre chargé d'incarner la déraison et la mauvaise action, emploie des formules qui donnent le pouvoir au complot diabolique et le retire ainsi de l'individu : « *Eur zonj fall a ioa enn he benn* » [mot à mot : une mauvais pensée se trouvait dans sa tête], « *An diaoul a c'houezaz ar pec'hed enn he galoun* » [mot à mot : le diable souffla le péché dans son cœur]<sup>20</sup>.

15. Le Lay, « Abrege eus a grimou ar Revolution » [Abrégé des crimes de la Révolution], dans *Reflexionou...*, *op. cit.*, p. 12.
16. Abbé Cabec, recteur de Cavan (1821-1890), *Burzudo !*, (Miracles), Tréguier, Impr. Le Flem, 1866, p. 21 par exemple.
17. Le Lay, « Avis d'ar bobl fidel epad ar Bersecution » [avis au peuple fidèle pendant la persécution], dans *Reflexionou...*, *op. cit.* : « ... *me poultr ha neant / A meus troublat an urs-se, manqet d'ho servichi, / Ha negliget d'ho carout evel un etourdi* », p. 117.
18. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 93.
19. Abbé Henry (1803-1880), « Poetae Minores », préface de *Bleunio Breiz*, Th. Clairet, Quimperlé, 1862.
20. Lan Inisan, *Toull al Lakez*, Brest, Lefournier, 1878, p. 11.

L'un des autres procédés d'écriture qui forgent l'image du peuple-enfant repose sur le jeu des personnes grammaticales employées et qui sert à refléter des relations auteur-peuple de type familial, reprenant les valeurs de patriarcat de l'Église, la société étant perçue comme une famille créée par Dieu, un grand corps fraternel dans lequel chacun a sa place et son rôle. Ces jeux de personnes placent donc toujours l'auteur du côté dominant, du possesseur (le père), et le peuple du côté du possédé (l'enfant). C'est ainsi que sœur Anne de Jésus parle de « nos paysans »<sup>21</sup>, Lan Inisan évoque « certains de nos gens » [« *lod euz hon tud* »<sup>22</sup>] et donne la parole à des gens du peuple qui confirment l'évidente réciprocité des liens par des « notre prêtre »<sup>23</sup> [« *hon belek-ni* »] ou encore, mot à mot, « notre Recteur [à nous] » [« *hon Aoutrou persoun-ni* »]<sup>24</sup>, relation au sujet de laquelle l'anaphore écarte tout doute.

L'instauration de ces relations familiales abolit la séparation public/privé et permet l'expression d'une (fausse ?) affection qui se retrouve dans les textes de tous ces auteurs : l'abbé Cabec, par exemple, s'exclame : « *ma c'henvroiz meurbet karet* » [mes compatriotes tant aimés], « *Broiz karet* » [Compatriotes chéris], « *O ma Broiz a Vreiz-lzel* » [Oh, mes compatriotes de Basse-Bretagne]<sup>25</sup>, il compatit par un « *Truez em euz ouz-oc'h, groeg paour !* » [J'ai pitié de vous, pauvre femme !]<sup>26</sup> dans un texte par ailleurs ponctué de vocabulaire lié à l'affection [*kared, kalon, kalonad.../aimer, cœur, chagrin, etc.*]. Une connivence est souvent rappelée par des adresses au lecteur, comme par exemple chez Lan Inisan qui tourne plusieurs phrases de la sorte : « *Hoc'h unan eo eaz d'ehoc'h guelet ne ket gaou ar pezh a lavaran* » [Vous pouvez vérifier vous-mêmes aisément que je ne dis pas de mensonges]<sup>27</sup>, ou « *Pennou braz kear, evel m'am euz her lavaret d'ehoc'h, ar re a dlie rei skouer-vad d'ar bobl...* » [Les notables des villes, comme je vous l'ai dit, eux qui devaient donner le bon exemple au peuple,...]<sup>28</sup>.

Une réalité sociologique tout à fait spécifique à ce corpus mérite d'être ici soulignée : la relation originale qui existe entre ces auteurs-prêtres et leurs lecteurs contemporains-ouailles. Yves Le Berre, dans

21. Sœur Anne de Jésus (1823-1909), alias Anne Le Bastard de Mesmeur, *Histor ar Vreiz ou Histoire populaire de la Bretagne*, (Brest, 1855), 2<sup>e</sup> édition, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1863, p. ix.

22. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*

23. Par exemple, Lan Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*

24. Par exemple, Lan Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 315.

25. Cabec, « *Ar Breton hag ar Veouenti* » (le breton et l'alcoolisme), *op. cit.*, p. 3, 23, 31.

26. *Id.*, p. 20.

27. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 92.

28. *Id.*, p. 98.

son introduction au roman *Emgann Kergidu* de Lan Inisan, insiste sur la caractéristique de cette « littérature au sein de laquelle auteur et lecteur entretenaient des relations presque inouïes d'intimité et de complicité », tant elle était le fruit d'une continuité sociologique. Il note que l'une des conséquences de ce phénomène est le rapport instauré, en plus du réalisme, à la réalité elle-même et qui se traduit par un goût du détail, des dialogues de convention, des paroles prononcées au moment voulu dans les formes qui conviennent, relevant certes du ritualisme de la relation prêtre-public<sup>29</sup>, mais à mon sens également, au niveau littéraire, de la création d'une image fixe ne permettant pas au peuple de sortir du rôle qu'on lui assigne, d'une infantilisation ne permettant pas l'éclosion d'une individualité, d'une personnalité.

### ***L'éducation de l'enfant indiscipliné***

L'infantilisation du peuple dans cette littérature débouche sur une attitude bienveillante, protectrice, parfois aussi condescendante, qui est le fruit d'un tiraillement entre l'enfant rêvé, celui que l'on voudrait avoir, et l'enfant indiscipliné avec lequel il faut bien faire. Cette oscillation est révélée par un constant va-et-vient entre les personnes grammaticales, un passage sans transition entre la première et la deuxième personne du pluriel. L'emploi du « *ni* » [nous] permet à l'auteur de s'englober dans la famille décrite, de jouer de la proximité, de la connivence, et le « *c'hwi* » [vous] donne soudain de la hauteur à l'auteur qui peut, non seulement se détacher des gens décrits, prendre de la distance, mais également se conforter dans une position de supériorité, d'autorité légitimant une intervention éducatrice. Le conte *Toull al Lakez* est tout à fait remarquable à cet égard, mais d'autres auteurs jouent également de l'ambiguïté de ces deux positions, comme ce prêtre qui n'a pas signé son œuvre rimée « *Cantic meuleudi ar Vretounet* », qui prend tantôt le peuple par la main grâce à des impératifs à la première personne du pluriel [« *admiromp* » « *yunomp, pedomp, criomp* » / admirons, jeûnons, prions, crions], et lui donne tantôt des conseils ou des ordres – du moins des lignes de conduite – par des impératifs à la deuxième personne [« *dalc'hit* », « *tec'hit* », « *grit* » / tenez, fuyez, faites]<sup>30</sup>. D'une main l'accompagnement, de l'autre la discipline.

La plume de ces auteurs décrit le peuple comme étant, par nature, indiscipliné. Le vocabulaire de l'ordre et du désordre témoigne égale-

---

29. Yves Le Berre, *La Bataille de Kerguidu et autres événements survenus en Basse-Bretagne pendant la Révolution de 1793*, Traduction de l'ouvrage de Lan Inisan, Paris, R. Laffont, 1977, p. 26-32.

30. Anonyme, « *Cantic meuleudi ar Vretounet* », dans Henri Pérennès, *Poésies et chansons populaires bretonnes concernant des événements politiques et religieux de la révolution française*, Rennes, Oberthur, 1837, p. 266-279.



ment du tiraillement entre cet ordre parfait souhaité et une réalité pas tout à fait à la hauteur de l'idéal. Les éléments pointés du doigt sont nombreux, mais ils le sont tous car ils sont considérés comme causant le trouble dans l'ordre établi. Les Bretons sont par exemple décrits par l'abbé Cabec comme ayant un vice [« *tech* »] : la boisson, l'alcoolisme. Il implore Dieu : « *Euz ho tech grit m'ho tristroio* » [De leur défaut, faites qu'ils se détournent]<sup>31</sup>, car cela déstabilise l'ordre : « *la, meouenti, mam an direiz* » [Oui, l'alcoolisme, mère du désordre]<sup>32</sup>, « *Oll urzou Doue, a dra skler, /A zo torret gand ar meouer* » [Tous les commandements de Dieu, c'est clair, / Sont enfreints par le buveur]<sup>33</sup>. Le même auteur s'appuie sur une sorte de proverbe ou de vérité éternelle de son invention qui illustre le glissement de sa pensée de la famille à la société : « *Enor ha kurunen an tad /'Zo he vugale reizet mad, /Hag a berz bugale diroll, /An tad 'deuz mez dirag an oll* » [L'honneur et la gloire du père / Se trouvent dans ses enfants bien éduqués / Et à cause d'enfants dépravés, / Le père a honte devant tout le monde]<sup>34</sup>. C'est le même thème de l'excès de boisson qui est traité par Joseph-Marie Larboulette [1884-1958], alias Job en Drouz-vor, dans sa pièce de théâtre *En tri Kansort* qui se clôt par un chant de repentir des trois fêtards qui regrettent d'avoir cherché la dispute, semblables à des hommes à moitié fous<sup>35</sup>. C'est le thème de l'ordre respecté qui est également discrètement évoqué par Pierre Martin, dans *Skaer ha Gwiskri*, lorsqu'il clôt sa description d'un pardon par : « *Oll an dud rinket mad, ar re a gar ho repoz /A gemer hent ar ger araok toulig-an-noz* » [Toutes les personnes bien rangées, celles qui aiment leur tranquillité, prennent la direction de la maison avant la tombée de la nuit]<sup>36</sup>.

Il s'agit donc de protéger les gens d'eux-mêmes et de protéger la société par une éducation, un encadrement, et les productions littéraires de ces auteurs trouvent explicitement leur motivation dans cette action. Tous, à un endroit ou à un autre de leur texte, emploient les mots *kelen* et *ken-tel* [« instruire » et « leçon »] : Cabec reprend cette alternance entre main de velours et main de fer lorsqu'il explique qu'il a écrit « pour vous louer, vous instruire » [« *Evit ho meuli, ho kelen* »]<sup>37</sup>, idée reprise quelques pages plus loin lorsqu'il affirme : « je vous loue, je vous aime et vous instruis » [« *M'ho meuli, m'ho kar hag ho kelen* »]<sup>38</sup>, puis il préfère vérifier que les

31. Cabec, *op. cit.*, p. 6.

32. Cabec, *op. cit.*, p. 32 (voir aussi p. 6).

33. Cabec, *op. cit.*, p. 9.

34. Cabec, *op. cit.*, p. 8.

35. Job en Drouz-vor, *En tri kansort. Hoari farsus, é nul loden*, Lorient, Dihunamb, 1907, p. 27-28.

36. Pierre Martin, *Skaer ha Gwiskri. Scaër et Guiscriff*, Le Bayon, 1911, p. 26.

37. Cabec, *op. cit.*, p. 3.

38. Cabec, *op. cit.*, p. 6.



choses soient bien entendues en interpellant le lecteur : « *A klevet rit-hu ar gentel ?* » [Entendez-vous la leçon ?]<sup>39</sup> ; sœur Anne de Jésus interpelle son propre ouvrage qu'elle personnifie de la sorte, en lui demandant : « Allez donc, petit livre, amuser et instruire nos paysans<sup>40</sup> » ; l'abbé Durand introduit son ouvrage *Ar feiz hag ar vro* en disant que son livre a été écrit « pour instruire / les bonnes gens de Basse-Bretagne » [« *skrivet eo bet da rei kentel / D'ann dud vad euz a Vreiz-Izel* »]<sup>41</sup> ; le but du premier *Feiz ha Breiz*<sup>42</sup> était d'instruire en distrayant ; M. Cardinal exprime ses intentions quant au deuxième *Feiz ha Breiz* : « je voudrais me faire l'éducateur des gens de la campagne » [« *Eus Feiz ha Breiz e karchen ober kelenner an dud divar ar meziou* »]<sup>43</sup> ; le père Médard choisit pour titre à son recueil de textes humoristiques *Diwar c'hoarzin...* [Par le rire] qui est le début de l'expression « *Diwar c'hoarzin kelenn* » [redresser, instruire par le rire].

Cette éducation passe par la fermeté. Le Lay soutient que « trop de douceur est souvent pire que la rigueur / et que l'autorité arrête mille malheurs » [« *Re a zouçter alies so goas eguet rigueur, / Hac un tol autorite a arrê mil maleur* »]<sup>44</sup>. Cette fermeté est également exprimée par le martèlement de vocabulaire associé au Mal, comme par exemple les mots *laer* / voleur [environ 70 fois] et *arc'hant* / argent [environ 45 fois] dans le court conte *Toull al Lakez* de Lan Inisan. Le pendant de la fermeté de l'éducateur est l'obéissance du peuple à éduquer. Elle est signifiée par exemple par des formules affirmatives énoncées comme des vérités intangibles qui indiquent le chemin à suivre [Lan Inisan dans *Emgann Kergidu* : « *hon tud koz a zente atao ouc'h ho fersouned* » / Nos ancêtres obéissaient toujours à leurs recteurs]<sup>45</sup> ; par des phrases sans verbes qui deviennent des injonctions, comme celle d'An Ermit dans *Feiz ha Breiz* : « *Respet eta d'ar c'hizyou koz-se !* » [Respect, donc, pour ces vieilles traditions]<sup>46</sup> ; par des questions qui ne sont que prétextes à rassembler les lecteurs autour d'une manière de penser, comme celle que pose Lan Inisan après avoir

39. Cabec, *op. cit.*, p. 31.

40. Sœur Anne de Jésus, *op. cit.*, p. 9.

41. Abbé Durand, *Ar feiz hag ar vro, 1789-1814* (La Foi et la patrie, 1789-1814), Vannes, De Lamarzelle, 1847, p. xvii.

42. On appelle « premier » *Feiz ha Breiz* le journal hebdomadaire en breton paru entre 1865 et 1884. Le « deuxième » *Feiz ha Breiz* est le journal ayant repris le nom de l'ancien journal et édité de 1900 à 1944.

43. *Feiz ha Breiz*, n° 2, 1907, p. 61, cité par Fañch Elegoët, « Prêtres, nobles et paysans en Léon au début du xx<sup>e</sup> siècle. Notes sur un nationalisme breton : *Feiz ha Breiz, 1900-1014* », dans *Pluriel*, n° 18, 1979, p. 41.

44. Le Lay, « Abrege eus a grimou ar revolution », dans *Reflexionou...*, *op. cit.*, p. 14.

45. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 315 (éd. 1878).

46. An Ermit (J.C. Kersale), « Kizyou koz ha krsiten on Tadou », dans *Feiz ha Breiz*, n° 214, 06.03.1869, p. 35 (article sur plusieurs numéros : n° 214, 06.03.1869, p. 35-36 ; n° 215, 13.03.1869, p. 43-44 ; n° 216, 20.03.1869, p. 52-53...).

longuement décrit la manière dont un mauvais homme a entraîné les habitants de la commune de Plougasnou à dépenser leur argent dans son auberge et à se saouler : « *Perak oa troet an traou er c'hiz-se ? Setu petra a c'houlenne an oll* » [Comment avait-on pu en arriver là ? C'est ce que tous se demandaient]<sup>47</sup>.

L'éducation sous-entendue par ces auteurs a pour base l'exemple, l'exemplarité, le manichéisme et la peur. En fait, la plupart des textes de ces prêtres écrivains sont la mise en narration – donc au travers d'exemples – d'une morale chrétienne. Le conte *Toull al Lakez* de Lan Inisan n'est finalement que la mise en littérature d'une leçon de catéchisme sur les septième et dixième commandements de Dieu. Un garçon pauvre trouve de l'argent et veut en faire usage, mais cet argent ne lui appartient pas, il est malhonnêtement obtenu et son utilisation ne mène ce jeune garçon qu'à un cumul de mésaventures : il s'achète des oiseaux, mais ceux-ci, bien que tout jeunes, s'envolent en faisant grand bruit ; il achète des gâteaux, mais ceux-ci se transforment en champignons brillants aux yeux de feu ; il achète de la nourriture, mais le pain a le goût du sable et l'eau le goût du vinaigre, etc. L'auteur n'étant pas certain que le peuple-lecteur ait complètement compris la morale de ce conte symbolisant la vanité de la recherche de l'accaparement malhonnête et de l'envie de changer l'ordre social termine son histoire par deux exclamations de dépit : « *Nak a boan a vez o tiskregi diouc'h madou destumet gand displealded ! Na gant pegement a eazamant e teu an den paour d'en em zalla var he gount he-unan !* » [Comme il est difficile de se détacher des biens acquis malhonnêtement ! Avec quelle grande facilité le pauvre se laisse-t-il aveugler sur son propre compte !]<sup>48</sup>. C'est le même principe, en abrégé, qu'utilise l'auteur An Ermit dans ses récits publiés par *Feiz ha Breiz* : incarner, localiser, concrétiser et enfin conclure par une morale plus généralisante pour s'assurer de la bonne compréhension du message. L'une des conséquences littéraires de ce mode d'écriture est l'absence de personnalité et de psychologie des personnages décrits qui ne sont que des prétextes de proximité [un paysan parle, un père de famille prie à table, un homme rend visite à son voisin malade, etc.] pour rappeler ce qu'il faut dire et faire à chaque moment de la vie. Cédric Choplin, dans son étude sur les peuples exotiques dans *Feiz ha Breiz*, note également que la revue utilise de nombreux récits de missionnaires en pays étrangers, mais que l'histoire et la géographie n'ont que peu d'importance : au-delà des différents peuples et époques concernés, c'est l'édification qui compte<sup>49</sup>.

47. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 321.

48. Inisan, *Toull al Lakez*, *op. cit.*, p. 47.

49. Cédric Choplin, « La Représentation des peuples exotiques et des missions dans *Feiz ha Breiz* (1865-1884) », thèse, Rennes, 2009, p. 311.

L'exemple servant à élaborer un code de bonne conduite, il tend alors vers l'exemplarité, voire l'héroïsation. Certains auteurs ne se lassent pas de vanter les qualités de l'enfant idéal. Les Bretons, pour l'abbé Cabec, ne fuient ni face à l'eau ni face au feu [« *Dirak dour na tan na dec'het* »]<sup>50</sup>, ils constituent un peuple sans pareil, supérieur à tous les autres sur terre [« *C'houi 'zo, Broiz, eur bobl hep par, / Ha dreist an oll war an douar !* »]<sup>51</sup>. Lan Inisan déclare de la même manière, dans *Emgann Kergidu*, que le Breton est « intrépide face au feu et à l'acier » [« *dispount dirak an tan hag an dir* »]<sup>52</sup>. Le bon Breton est pour l'auteur An Ermit un homme sans instruction, mais véritable chrétien [« *Ar Breton mad, [...] an den eb deskadurez, mes kristen gwiryon* »], et est bien ancré dans une tradition immuable puisqu'il appartient à une vieille race [« *Bretoned mad euz ar vouenn goz* »]<sup>53</sup>. Pour *Feiz ha Breiz* la description du maire d'une commune sert à faire le tour des attributs stéréotypés du bon Breton :

*Eur mear diwar ar meaz, a Vreiz-lzel, a eskopti Kemper, eur breton, breton en he wiskamant, breton en he yez, breton en he gizyou, breton en he feiz, breton en-oll-d'an-oll, a voe pedet... [Un maire de la campagne, de Basse-Bretagne, de l'évêché de Quimper, un Breton dans son costume, Breton dans sa langue, Breton dans ses mœurs, Breton dans sa foi, Breton du tout au tout, fut invité...]*<sup>54</sup>.

Pour atteindre son objectif de renforcement de la foi chez ses lecteurs, *Feiz ha Breiz* charge ses colonnes de récits littéraires sous forme de témoignages, portés le plus souvent à la première personne du singulier par des gens du peuple, qui dessinent une foi exemplaire au travers de tableaux d'intense émotion, par exemple de ferveur mariale ou de vénération de saints, ou de conversion rapide sous l'effet pour ainsi dire magique de l'éloquence des prêtres<sup>55</sup>. Le thème de la conversion spectaculaire revient souvent dans les récits de missionnaires parvenus à convertir des peuples païens d'outre-mer, mélange de témoignages au ton réaliste et de récits d'aventure permettant de peindre des luttes intenses de croyances

50. Cabec, *op. cit.*, p. 4.

51. Cabec, *op. cit.*, p. 32.

52. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 93.

53. An Ermit, « Kizyou koz ha krsiten on Tadou », dans *Feiz ha Breiz*, *op. cit.*

54. Cité par Ronan Calvez, « Un paysanisme breton. *Feiz ha Breiz* (1865-1875) et la société bretonne », *Mémoire de maîtrise*, Brest, 1993, p. 140. Extrait de *Feiz ha Breiz*, n° 183, 1er août 1868, p. 214.

55. Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 112-114. Sur 550 numéros étudiés, Ronan Calvez relève 277 exemplaires qui évoquent cette ferveur mariale ou la vénération de saints ou personnages exemplaires.

et créant ainsi des adversaires à la hauteur pour faire des convertis et des missionnaires des héros authentiques<sup>56</sup>. Certains auteurs décrivent de véritables scènes héroïques que l'on imagine tout à fait peintes sur toile, tant la force symbolique de résistance qu'elles dégagent s'y prête. Par exemple, dans *Ar feiz hag ar vro*, l'abbé Durand met le lecteur au milieu de la scène qu'il fabrique pour évoquer les messes cachées sous la Révolution et lui offre un miroir dans lequel le peuple peut se regarder et regarder ses prêtres :

*Selaouit ha selit gant evez : son a ra ann hanter noz. Eur skleur horelluz a sked a bell war ar mor : klevout a rer dinserez eur c'hloc'h, hanter gollet e mesk hibout ar gwagennou. Kerkent euz ann holl c'herrek, eus an holl troiou ha distroiou ann aod, e tispak ne ouzeur ped hir dra du hag a risk sioulik war ar c'hoummou; bagou pesketaerien int, karget a baotred, a verc'hed, a vugale, a dud koz, pere a denn d'ann doun vor : merdei a reont e trezeg ann hevelp pal : a vremen e kleveur a dostoc'h son ar c'hloc'h : ar skleur, pell da genta, a zeu splanoc'h ; goude holl ar pezh a denn kemend a dud, en em ziskouez e kreiz ar c'hoummou : na petra eta ? ... Eur vagik hag enn hi eunn aoter savet hag eur belek dare da lavarout ann oferen. Eno ne zeuio ket a wardou; eno ne vezo ket furchet ; eno ivez ez eo en em strollet evit al Lid, ann arvoriz diwardro : holl int deuet, holl int daolinet e-tre ar mor a groz hag ann Env koumoulek. – Mennit, mar gellit, eunn evelep arvest; ann noz, ann dewalijenn, ar c'hoummou ; daou vil benn pleget enn dro da eunn den, enn he zav war ar poul-tro, ar c'han eus an ofiz santel, hag e-tre pep lavar, ar c'hrosvol euz ar mor, o hibouda evel mouez Doue !!...<sup>57</sup>*

56. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 194.

57. Durand, *op. cit.*, p. x. Le passage est une traduction littérale d'un extrait des *Derniers Bretons* d'Émile Souvestre (Paris, Charpentier, 2<sup>e</sup> édition, vol. 2, 1836, p. 361-363) : « Ecoutez : Minuit sonne : une lueur vacillante brille au loin sur l'Océan : on entend le tintement d'une cloche, demi perdu dans le grand murmure des flots. Aussitôt de toutes les criques, de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage, surgissent de longs points noirs qui glissent sur les vagues. Ce sont des barques de pêcheurs chargées d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards, qui se dirigent vers la haute mer ; toutes cinglent vers le même point. Déjà le son de la cloche se fait entendre de plus près ; la lueur lointaine devient plus distincte ; enfin l'objet vers lequel accourt cette population réunie, apparaît au milieu des vagues ! – C'est une nacelle sur laquelle un prêtre est debout prêt à célébrer la messe. Sûr de n'avoir là que Dieu pour témoin, il a convoqué les paroisses à cette solennité, et tous les fidèles sont venus ; tous sont à genoux entre la mer qui gronde sourdement et le ciel tout sombre de nuages ! ... ' Que l'on se figure, s'il se peut, un pareil spectacle ! La nuit, les flots, deux mille tête courbées autour d'un homme debout sur l'abîme ; les chants de l'office saint, et, entre chaque répons, les grandes menaces de la mer murmurant

C'est le manichéisme dans la présentation des exemples qui sert à renforcer l'exemplarité de certaines conduites, par contraste avec le mépris manifesté à l'égard de certaines autres. L'éducation du peuple-enfant passe par les ressorts de la psychologie enfantine, autrement dit décrire le monde au travers de la distinction nette entre ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, entre les « bons » et les « méchants ». Cédric Choplin parle, à propos de l'emploi des récits de missions auprès des peuples exotiques, de négatif au sens photographique, de production d'images des sociétés non-chrétiennes caractérisées par la violence, la barbarie, l'anthropophagie, comme autant de négatifs de la société chrétienne idéale et de la douceur de la religion catholique.<sup>58</sup>

Enfin, la peur est un ingrédient très prisé de l'éducation souhaitée du peuple-enfant par les prêtres écrivains. Il s'agit de faire prendre conscience au peuple des dangers qui le menacent. Dans *Toull al Lakez*, Lan Inisan insiste sur la redoutable omniscience de Dieu : « *Ouc'h an dud e c'hellor kuzet avechou, ouc'h Doue jamez !* » [On peut parfois cacher aux gens, mais à Dieu, jamais !], « *Doue a vel betek goueled ar galoun ; den ne c'hell kuzet netra outhan* » [Dieu voit jusque dans le fond des cœurs ; personne ne peut lui cacher quoi que ce soit]<sup>59</sup>. Dans ses *Reflexionou christen*, l'abbé Le Lay peint de la période révolutionnaire un tableau de fin de monde : exécution de Louis XVI, famine, misère, malheurs, violence, maladie, désordre, etc. Les auteurs de récits de missions chez les peuples non-chrétiens cherchent un effet réaliste pour émouvoir et toucher par l'insoutenable<sup>60</sup>. Ils travaillent aussi à l'évocation de parallèles entre des situations chez les peuples exotiques et celles observables chez certains individus indisciplinés du peuple breton, comme par exemple la description épouvantable des *djemâa* [maison pour tous] en Kabylie qui rappellent les tavernes que fréquentent les ouvriers des villes et certains ruraux<sup>61</sup>, ou l'allusion à la répudiation en Kabylie qui trouve son pendant dans le divorce et les mariages civils que veut instaurer la République<sup>62</sup>. C'est qu'à tout moment le danger guette, les vertus ne sont pas gagnées pour toujours : *Feiz ha Breiz* ne transmet pas une image de la sauvagerie comme un attribut de nature, mais comme la conséquence du vice qui peut à tout moment faire sombrer le peuple dans un état de dépravation<sup>63</sup>.

comme la voix de Dieu ! » Ce thème à succès a également été peint par Louis Duveau, *Une messe en mer en 1793* (1864, huile sur toile, 187x350 cm, Rennes, Musée des beaux-arts). Par ailleurs, le même aspect très visuel et scénique est développé chez Pierre Martin, *Skaer ha Gwiskri*, *op. cit.*, p. 11 par exemple.

58. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 247.  
 59. Inisan, *Toull al Lakez*, *op. cit.*, p. 67.  
 60. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 14-15.  
 61. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 231.  
 62. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 238.  
 63. Cédric Choplin, *op. cit.*, p. 246.

Et au bout de cette dépravation se trouve l'Enfer. La description de l'Enfer fait partie de la panoplie des prêtres écrivains éducateurs. Certains auteurs n'hésitent pas à faire faire à leurs narrateurs des sortes de comptes rendus de voyages faits en Enfer, comptes rendus tous plus effrayants les uns que les autres. Lan Inisan se sert de cet effet, tout comme l'abbé Cabec qui donne de la force à sa description par un réalisme appuyé sur l'introduction d'éléments modernes de la vie de ses contemporains. Satan note ainsi le rang, l'état et le nom des ivrognes dans un bureau de l'ivrognerie et ces renseignements lui parviennent par des messages envoyés par un télégraphe : « *Tak, tak, tak, tak, bei, bei, bei, bei, / E ma an telegraf o skei : / Ha kant mil hano, deut dre dan, / 'Zo douget en bureo Satan* » [Tac, tac, tac, tac, clap, clap, clap, clap / le télégraphe tape : / Et cent mille noms arrivés par voie électrique, / sont portés au bureau de Satan]<sup>64</sup>. Le même auteur joue sur la peur du lecteur en comparant à plusieurs reprises les indisciplinés à des animaux : « *skeuden ar loen ar lousan !* » [l'image du plus répugnant des animaux], « *Evel eur loen en konar* » [comme un animal en colère], « *E kerzit, treid, daouarn fankik / War grabanou 'vel eun tousek* » [vous marchez, pieds et mains tout crottés / à quatre pattes comme un crapaud], « *Breman n'a ra nemet gronal, / Diroc'hal evel eur loen all* » [désormais, il ne fait que grogner, / Ronfler comme un autre animal], « *C'houi a c'houez evel eur paun !* » [Vous suez comme un paon], « *N'eo netra nemed eur pen-moc'h* » [il n'est rien d'autre qu'un cochon]<sup>65</sup>.

### ***La distanciation : protéger le peuple breton de l'Autre***

L'éducation explicite ou implicite au cœur des textes étudiés sert à taire la hiérarchie sociale en créant une famille protectrice et en montrant que la hiérarchie, la distinction, l'opposition sont ailleurs. C'est sur une rupture franche entre le monde rural breton et le reste du monde, sur une distanciation imposée entre ces deux entités, que fonctionnent les récits et poèmes des prêtres écrivains de langue bretonne aux <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles.

Premièrement, il s'agit de créer une entité aux contours nets et aux frontières solides. L'abbé Perrot déclare dans *Feiz ha Breiz* en 1911 que son souhait est de « rapprocher les Bretons les uns des autres<sup>66</sup> ». Ainsi les auteurs reprennent-ils et nourrissent-ils l'idée d'une communauté rurale bretonne bretonnante et lui donnent-ils de la consistance par le biais classique du partage de biens communs : la langue et l'histoire. Dans *Emgann Kergidu*, Lan Inisan braque les projecteurs sur la communauté [qui peut d'ailleurs varier en taille selon le sujet évoqué, allant de la paroisse, à la

64. Cabec, *op. cit.*, p. 23, 27.

65. Cabec, *op. cit.*, p. 14, 17, 21...

66. Perrot, 1911, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 41.

Bretagne, en passant par le terroir, le Léon, la Basse-Bretagne<sup>67</sup>], ce qui a pour conséquence de noyer le reste dans l'obscurité. Il décrit ainsi très précisément les lieux de la communauté, se fait extrêmement précis sur les distances qui séparent deux fermes, deux communes, mais laisse le reste dans un flou géographique remarquable. De même, il sort la communauté du temps linéaire en ne fournissant que peu de dates, peu de chronologie, de liens entre les événements, et préfère un temps cyclique, quotidien ou saisonnier, celui des travaux agricoles et maritimes. Enfin, dans le domaine des croyances, Yves Le Berre note une extrême détermination du « connu » et l'absolue indétermination de l'extérieur, « rejeté en bloc dans les ténèbres<sup>68</sup> ». La communauté ou la patrie est ainsi toujours définie chez lui négativement, par rapport à l'étranger<sup>69</sup>. Le même flou caractérise la vision qu'a l'abbé Le Lay du danger que constitue l'Autre, les révolutionnaires qui forment un complot et qui sont évoqués par la marque verbale du neutre « -er » ou par l'imprécis pronom indéfini « *darn* » [certains] répétés plusieurs fois comme sorte d'anaphore envahissante<sup>70</sup>.

Deuxièmement, il s'agit de creuser le fossé qui sépare la communauté de l'extérieur et de faire prendre ainsi ses distances à l'enfant indiscipliné pour qu'il ne se laisse pas influencer par les mauvais penchants de l'Autre. L'Autre revêt plusieurs costumes puisqu'il peut être, comme l'analyse des deux *Feiz ha Breiz* le fait apparaître, une série de dangers externes et une série de dangers internes à la communauté : la ville, les mauvais livres et journaux comme les almanachs et les livres des protestants, les incrédules et les athées, les agitateurs, les ouvriers des villes, le Monsieur [Aotrou] qui renie ses origines pour jouer au bourgeois, la jeunesse dévergondée et turbulente, les Républicains, la Commune, l'instruction française, puis plus tard, les chansons venant de Paris, les parents qui n'apprennent pas le breton à leurs enfants, les parents qui n'habillent pas leurs enfants à la mode bretonne, etc., sont autant d'ennemis pour les garants de l'éducation du peuple-enfant et de l'ordre social<sup>71</sup>.

La création de l'altérité se fait parfois explicitement, comme chez l'abbé Cabec qui affirme avoir écrit son texte en breton pour qu'il ne soit pas lu des Français : « *Em euz en brezonek skrivet, /'Vit gant Gall na vo ket lennet*<sup>72</sup> », ou comme chez Lan Inisan qui nomme les étrangers « *divroidi* » [les sans patrie, sous-entend que les Républicains se réfèrent à l'universel et ne se rattachent donc à nulle part] et fait dire à l'un de ses personnages :

---

67. Yves Le Berre, *La Bataille de Kerguidu*, *op. cit.*, p. 20-21.

68. *Ibid.*, p. 18-19.

69. *Ibid.*, p. 20-21.

70. Le Lay, *op. cit.*, p. 11 et sv. par exemple.

71. Voir par exemple Ronan Calvez, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, et Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 71.

72. Cabec, *op. cit.*, p. 5.



– *Er-maez a Vreizh an divroidi !, eme Dider Dindaon. Deomp-ni hor bro gant hor feiz hag hor Rouanez, deoc’h-c’hwil hoc’h hini, gant ho Republik, mar kirit.* [– Hors de Bretagne, les étrangers !, dit Didier Dindaon. À nous notre pays avec notre foi et nos rois, à vous le vôtre, avec votre République, si vous le voulez.]

L’altérité est également renforcée par des artifices littéraires qui reposent sur les niveaux de langue, la syntaxe, les images. Par exemple, faire parler les paysans bretons de manière calme et leur prêter des sentiments élevés, et mettre dans la bouche des républicains des propos injurieux et méprisants participent de cette recherche chez Lan Inisan, par exemple<sup>73</sup>. Passer l’ouvrier des villes au crible sur trois pages et enchaîner un nouveau paragraphe par une mise en relief de la personne que permet la syntaxe bretonne et que renforce une apposition, donne du poids au jeu de distanciation : « *Ni, micherourien divar ar meaz, a labour a greiz kaloun a-hed ar zizun.* » [Nous, ouvriers de la campagne, travaillons de bon cœur toute la semaine durant]<sup>74</sup>. Louer la société d’ordre et de labeur des abeilles sur plusieurs vers et fournir soudain une anecdote sur le fils d’un paysan parti à Pontivy faire ses études et qui en revient dévergondé, méchant, hautain et sans foi<sup>75</sup> permet à l’abbé Guillôme d’exprimer ce rejet de l’extérieur. La distinction se loge par exemple chez Le Joubioux dans la métaphore de la harpe de l’Armorique mise en morceaux et jetée à la mer par la France, puis remplacée par la vilaine harpe d’argile des Français<sup>76</sup>. Dans les *Reflexionou christien*, Le Lay pratique la comparaison à l’Antéchrist, aux loups, à des sorciers, à des personnes malades [« *gatet* », « *gouli* », « *gôr* » / gâté, plaie, abcès]<sup>77</sup>. Dans « *Cantic meuleudi ar Vretonet* », l’Autre est comparé à la rage, à la peste et à Satan.

Des images du Diable sont confectionnées par plusieurs auteurs, comme Lan Inisan, dans *Emgann Kergidu*, qui attache à l’aubergiste Bertou des activités de « suceur d’argent » [« *eaz suna ho arc’hant digant-ho* »], de malignité [« *fallagriez* »], de belles paroles [« *gand he gaochou brao, gand he gomzou flour* »]<sup>78</sup>, puis le fait trembler de passion, les yeux luisant comme des charbons ardents [« *krena a rea he izili gand he ioul ; he zaoulagad a lugerne evel daou gef-tan* »]<sup>79</sup>, des éclairs sortant des yeux [« *luc’hedennou a strinke euz he zaoulagad* »]<sup>80</sup>.

73. Yves Le Berre, *La Bataille de Kergidu, op. cit.*, p. 27.

74. Inisan, *op. cit.*, p. 39.

75. Guillôme, *op. cit.*, p. 87.

76. Le Joubioux, « Telen en Arvo / La harpe d’Armorique », dans *Doue ha mem Bro, op. cit.*, p. 22-25.

77. Le Lay, *op. cit.*, p. 13.

78. Inisan, *Emgann Kergidu, op. cit.*, p. 321.

79. *Ibid.*, p. 326.

80. *Id.*

Les procédés les plus répandus de la mise à distance de l'Autre sont la critique et le mépris, par l'utilisation de vocabulaire péjoratif, de l'ironie et de l'insulte. La liste des qualificatifs accolés à l'Autre est extrêmement longue et l'exhaustivité n'a ici pas d'intérêt. Quelques exemples suffisent à cerner le ton acéré de certains auteurs. L'abbé Le Lay, par exemple, prise particulièrement les *fallacr, fall, horrol, impi, cruel, barbar, insenset, gaou, vic, errol, tromplet, heretiquet, pernicious, fêble, effrontetoc'h, hardissoc'h, infam* [malin, mauvais, horreur, impie, cruel, barbare, insensé, mensonge, vice, erreur, trompé, hérétique, pernicieux, plus effronté, plus hardi] ; il aime les associer aux verbes et noms suivants : *domina, en em vengi, pilla, drouc da ober, attaqui, crimou, fouilla, confisca, spolia, denonç, desarmi, arrestation, prison, revolt, brezel, ranversi, revolveri, torfet, instrumant ar maro, furor, orgouill barbar...*[dominer, se venger, piller, le mal à faire, attaquer, crimes, fouiller, confisquer, spolier, dénoncer, désarmer, arrestation, prison, révolte, guerre, renverser, instrument de la mort, fureur, orgueil barbare...]. Chez Lan Inisan, on note la grande quantité de mots construits à partir du préfixe privatif « *di-* » : les « méchants », autrement dit les républicains et les incroyants, sont les hommes du « *di-* », du « sans », ils sont qualifiés de *diskiant, difeiz, divroidi, diroll, didruez* [sans esprit, sans foi, étrangers = sans être du pays, sans règle, sans pitié] ; et leurs actes ont consisté à s'attaquer aux statues de saints qui se retrouvent *torret, faoutet, bruzunet* [brisé, fendu, mis en pièces] mais aussi *dibennet, diskaret* [décapité, abattu] ; le nom de Dieu est également « *diverket* » [effacé], on essaie d'extirper, d'arracher [« *displantañ* »] la foi du cœur des gens... De plus, l'autorité de la description et de l'auteur gagne par un réquisitoire nourri de l'énumération, par le rapprochement d'adjectifs qui finissent par ne plus être perçus que comme n'allant que par pairs [ex. : « *difeiz ha diskiant* », « *diskianterez difeiz* », « *a-enep ar skiant-vad hag a-enep ar feiz* », « *kollet e skiant na nac'het e relijion* » / [sans foi ni raison, une déraison sans foi, contre le bon sens et contre la foi, perdu le bon sens et nié sa religion].

L'ironie est l'arme favorite de Lan Inisan et du père Médard, par exemple. Elle permet à l'auteur d'*Emgann Kergidu* de remercier la république pour mieux la critiquer<sup>81</sup> ; à l'abbé Le Lay de vanter l'habileté des révolutionnaires à tromper et à perdre le pays, et la grande maîtrise de la

81. Inisan, *Emgann Kergidu*, op. cit., p. 95 : « *Breman, an dud a vrezel hag a lezenn a zo eat da Vrest pe da eul leac'h-all, hag ar ieot a zao herrio, etre ar vein, dre ar ruiou e kear Lesneven. Ha n'euz ket aze, Lesneveniz, peadra evidoc'h da drugarekaat ar republik ?* » [Maintenant, les militaires et les magistrats sont partis à Brest ou ailleurs, et l'herbe pousse aujourd'hui entre les pavés des rues, dans la ville de Lesneven. N'y a-t-il pas là, pauvres Lesneviens, de quoi remercier la République.]

magistrature dans l'art du mensonge et de la destruction du monde<sup>82</sup> ; à un auteur de *Feiz ha Breiz* de critiquer la grève en l'élevant à la dignité d'un métier : « Un nouveau métier ! [...] Ce nouveau métier [...] consiste à s'arrêter de travailler, à rester sans rien faire, à faire la grève.<sup>83</sup> »

La moquerie peut servir à ridiculiser [sans que l'adversaire puisse dans ce cas répondre], comme dans cet exemple extrait d'une chanson dans *Feiz ha Breiz* : « *Var gern he fenn eur pez-tok – evel eur vasin vraz / Goest da zisheolia Janned, Katou, ha tintin Soaz* » [Sur son crâne, elle portait un énorme chapeau, tel une bassine, / Suffisante pour abriter du soleil Jeanne, Catherine et tante Françoise]<sup>84</sup>. Mais souvent l'insulte n'est pas loin. Elle ne freine pas certains des prêtres écrivains. An Ermit dans *Feiz ha Breiz*, après avoir comparé les deux manières de rendre visite à un malade – l'une bonne, celle du bon Breton, consistant à parler au malade de Dieu, de la Vierge, des saints, de leur pouvoir et de leur bonté, l'autre mauvaise, celle des bourgeois, qui consiste à parler du médecin, des médicaments, du mauvais temps qui a causé la maladie etc. – conclut par une question rhétorique contenant une insulte : « *Peini anezo, pe ar Breton kristen, pe an daou c'houizigel all eo a zo da veza ustumet ar muia ?* » [Laquelle des deux méthodes, celle du Breton chrétien, ou celle des deux autres outres (vessies de porc), doit être la plus estimée ?]<sup>85</sup>. Dans le *Feiz ha Breiz* d'après 1900, le ton ne change guère et les plaintes en langue française sont qualifiées de « chansons qui puent le diable » et dont il faut débarrasser les maisons à coups de balai<sup>86</sup>. C'est la même arme qu'utilise au siècle suivant le père Médard dans la revue qu'il dirige de 1936 à 1944, *Ar Vuhez Kristen*, lorsqu'il dénigre par des jeux de mots moqueurs – d'ailleurs qualifiés par Fañch Morvannou de « mordants, ne contenant dès lors que très peu d'humour, et même pas du tout » – le Front populaire, nommé « *front popu-laer* », *laer* signifiant voleur en breton, ou la revue *Paris Soir* qu'il métamorphose en « Pourrissoir<sup>87</sup> ».

82. Le Lay, *op. cit.*, p. 11 : « *Tud incapabl da c'houarn, mes habil da deceo / Var digare reformi, o deus collet o brô* » [Des gens incapables de gouverner, mais habiles à décevoir / Au prétexte de réformer, ils ont perdu le pays], « [...] *raç experimantet / En art da liva guevier ha da billa ar bed* » [race expérimentée dans l'art de mentir et de détruire le monde].

83. *Feiz ha Breiz*, n° 5, 1909, p. 154-155, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 75 : *Eur vicher nevez ! (...)* *Ar vicher-ze (...)* *eo : paouez da labourat, chom eb ober netra, ober 'grêve'* ».

84. Chanson « *Janned ar Briz-Vourc'hizez* » (accompagnée d'une illustration), dans *Feiz ha Breiz*, n° 1, 1912, p. 24-26, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 73.

85. An Ermit, dans « *Kizyou koz ha krsiten on Tadou* », dans *Feiz ha Breiz*, *op. cit.*

86. « *Levriou ha soniou fall* », dans *Feiz ha Breiz*, n° 10, 1911, p. 288, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 72 : « *Ar soniou diskempenn ha distrantel flear an diaoul ganto.* »

87. Fañch Morvannou, « *La Métamorphose du père Médard* », dans *Apples of Gold*,

Enfin, l'un des procédés extrêmes mis en œuvre pour accentuer la distanciation entre les deux entités est la violence prônée par certains auteurs. Dans *Feiz ha Breiz*, face à la proposition que pourraient faire certains de chansons en langue française, voici ce qui est recommandé : « Si quelqu'un osait venir jusque chez vous pour vous proposer ces saletés, prenez une verge et faites-lui poursuivre son chemin, ou même lâchez le chien : le mal ne serait pas grand même s'il le mordait durement aux fesses.<sup>88</sup> » Lan Inisan, dans *Emgann Kergidu*, justifie des scènes de violence par le maintien de l'ordre, comme le montre l'exemple de l'aubergiste Bertou du Dourduff qui, suite à l'intervention du curé de Plougasnou, est chassé : « *mallozhiou war ar Bertou* », « *un hortad* », « *stlapas* », « *buntad* », « *un taol troad* », « *a grogas* », « *kempenn ken didruez* », « *'teurel mein* » [Sus à Bertou, bourrade, jeté, cogné, coup de pied, saisi, projeter sans pitié, jeter des pierres...]. Cette violence physique est suivie d'une calomnie par une rumeur qui fait du rejeté un faiseur de grands crimes, un meurtrier, incendiaire, tueur d'enfant, dérobeur des biens de l'Église pendant la Révolution, dénonciateur de curés aux Républicains. Et l'auteur de conclure par « *den n'oa evit lavaret e pelec'h edo ar gwir wirionez* » [personne ne pouvait dire où se trouvait la vérité], mais le travail de la rumeur et surtout ici celui de la littérature est fait. D'autant que suit une morale qui ne condamne ni la violence ni la calomnie :

*P'en devez graet an den fall he reuziad var an douar, pa vez kouezet doun avoualac'h e puns ar pec'hed hag er fallagriez, an diaoul hen dilez en eur c'hoarzhin iud.* [Quand le méchant a accompli ses crimes sur terre, quand il est tombé tout en bas dans le puits du péché et dans le mal, le diable l'abandonne avec un rire mauvais.]<sup>89</sup>.

## Néopaternalisme et conservatisme : une écriture au service d'une idéologie

### Littérature et idéologie

Les œuvres étudiées, bien que n'appartenant pas aux mêmes époques et se déployant dans des genres différents, convergent toutes vers une image du peuple aux caractéristiques identiques et une écriture qui, si elle se distingue selon les auteurs par la qualité de la narration, de l'ex-

*Mélanges à Daniel Le Gall*, UBO, Brest, 2000, p. 153-172. Voir aussi, pour le « Pourrissoir », l'illustration dans *Diwar c'hoarzhin...*, *op. cit.*, p. 37.

88. *Feiz ha Breiz*, n° 10, 1911, p. 287, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 72 : « *M'en defe unan bennak an hardisiegez da zont beteg ho ti da ginnig d'eoc'h al loustoniou-ze, kemerit eur wialen da ober d'ezan mont gant e hent, pe laoskit ar c'hi var e lerc'h : ne vefe ket bras an droug ha goude ma krogfe yut en e bensou.* »

89. Inisan, *Emgann Kergidu*, *op. cit.*, p. 324.

pression et de la langue employées, est toujours portée par des ressorts stylistiques et rhétoriques révélant une attitude paternaliste. Opposant de manière systématique la dépendance, la passivité, la subordination au contrôle, à l'autorité, à la domination, l'écriture des prêtres écrivains témoigne d'une conscience de la convergence des intérêts de leur ordre.

Ronan Calvez, dans son étude sur le premier *Feiz ha Breiz*, parle de la revue comme d'une revue de combat<sup>90</sup>, tout comme l'avait également fait Fañch Elegoët à propos du second *Feiz ha Breiz* en développant l'idée de revue offensive, de support à un appel à la résistance<sup>91</sup>, et en qualifiant l'action éditoriale des rédacteurs d'« épuration idéologique de la société agraire<sup>92</sup> ». Yves Le Berre qualifie par ailleurs *Emgann Kergidu* d'« arme idéologique », de « contribution à un réarmement moral » de ses contemporains campagnards<sup>93</sup>. Je crois que ces qualifications conviennent non seulement aux trois titres en question, mais aussi à la presque totalité de la production littéraire des prêtres écrivains des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Certes, la convergence des outils rhétoriques ne suffit pas à faire d'une littérature un outil idéologique. Mais d'autres éléments renforcent cette idée d'une littérature idéologique et politique.

La littérature va de pair avec le temps, avec la narration, avec les péripéties et l'évolution. Or, il semble que les auteurs étudiés cherchent à abolir le temps au profit de la création d'un espace. Le temps semble suspendu dans ces œuvres. Les auteurs veulent « maintenir », « conserver », « ne pas laisser perdre ». An Ermit, par exemple, ouvre un article dans *Feiz ha Breiz* par un poème : « *Da gizyou santel on Tadou / Dalc'hom mad beppred, Bretoned / [...] Mirom-hi evel-t-ho, Breiziz* » [Aux coutumes saintes de nos ancêtres / tenons toujours bon, Bretons / [...] Gardons-la [la pratique de l'Église], comme eux, Bretons]<sup>94</sup>. Dans « *Cantic meuleudi ar Vretounet* », l'auteur anonyme porte les Bretons au rang d'exemple pour tous les autres peuples, l'exemplarité s'appuyant sur la comparaison avec des rochers [« *A choum ferme evel querrec en o fidelite* » / Vous restez fermes, comme des rochers, dans votre fidélité], renforcée par la répétition du verbe *choum* [rester] dans le poème et par l'entourage de l'image de noms, verbes et adverbes de même champ thématique : « *fermete* »,

90. Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 211.

91. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 41, 46.

92. *Id.*, p. 72.

93. Yves Le Berre, *La Bataille de Kerguidu*, *op. cit.*, p. 23.

94. An Ermit, « *Kizyou koz ha kristen on Tadou* », *op. cit.*, p. 35. Voir aussi par exemple Le Joubioux : « Puisse ce petit livre contribuer à maintenir parmi les Bretons l'amour de leur religion, de leur langue et de leur pays ! » (préambule de *Doue ha mem Bro*, *op. cit.*) ; l'abbé Henry : « ne laissons pas perdre », « conservons donc »... (« *Poetae Minores* », préface de *Bleuniou Breiz*, *op. cit.*).

« *perseveranc* », « *dalc'hit* » « *biquen* », « *birviquen* » [fermeté, persévérance, tenez, jamais, toujours].

La suspension du temps ressortit également à la focalisation de ces auteurs sur un événement qui apparaît comme une intrusion malheureuse dans le fonctionnement temporel cyclique qu'ils prisent davantage : la Révolution française. Elle est le thème principal de la majorité de ces œuvres. Les prêtres exilés à la période révolutionnaire en portent témoignage, ce qui étonne peu. Mais tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et encore au XX<sup>e</sup> siècle, des auteurs souhaitent revenir sur cet épisode historique avec toute la force de leur position anti-révolutionnaire : l'abbé Durand veut raconter aux jeunes ce qui s'est passé dans son ouvrage entièrement consacré à cette période, *Ar feiz hag ar vro*, en 1847 ; sœur Anne de Jésus en 1855 lui consacre un tiers de son ouvrage [138 pages] qui veut par ailleurs retracer toute l'histoire de la Bretagne ; *Emgann Kergidu* [1877-1878] de Lan Inisan en développe un épisode fameux ; Jézégou se focalise, encore en 1914, sur cette période dans *Hor Bro epad ar Revolution* [Notre pays pendant la révolution] ; même Perrot dans *Feiz ha Breiz* au XX<sup>e</sup> siècle continue de proposer de nombreux récits sur le thème révolutionnaire, ce qui lui permet d'exalter le courage des paysans qui protègent leurs prêtres et d'attiser la haine des héritiers de la Révolution, à savoir les Républicains<sup>95</sup>. La Révolution est toujours présentée comme une rupture violente ayant causé le désordre et ne permettant pas de raccrocher le temps tel qu'il était autrefois. Sœur Anne de Jésus donne la parole au narrateur mendiant et lui fait dire que la Révolution est « comme du délire, comme de la fièvre chaude<sup>96</sup> » et affirme que

*eur revolution zo evit ar broiou evel an derrien doum evit an dud, eun arneu braz evit listri var vor. Eur vro pehini a ra revolutionnou en em zistruj he unan ; erruout a ra gantan evel gant eun den pehini en deus clenvejou braz an eil goude eguile. [Une révolution est, pour les peuples, ce que la fièvre chaude est pour les hommes, une tempête pour les vaisseaux sur mer. Un pays qui fait des révolutions se détruit lui-même ; il est semblable à un malade qui aurait des maladies graves coup sur coup.]<sup>97</sup>*

Cette suspension du temps s'accompagne dans ces œuvres de la création d'un espace. Cet espace est un territoire à ordonner, à ré-ordonner, c'est donc un espace de pouvoir auquel s'agrippe le clergé<sup>98</sup>. Le repli

95. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 47.

96. Il n'y a pas d'équivalent dans le texte breton. Sœur Anne de Jésus, *op. cit.*, p. 364.

97. *Id.*, p. 348-351.

98. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 50.

agraire breton dont ces auteurs font preuve se manifeste contre une série d'éléments perçus comme nocifs : l'État, la ville, l'extérieur, etc. Le peuple est ici vu comme refuge de valeurs, son image repose sur un trépied qui forme un système : paysan, breton, catholique, autrement dit ce que Fañch Elegoët et Ronan Calvez ont défini comme un paysanisme breton, et que certains auteurs de ces textes scandent ouvertement : « *Netra er bed 'vefe ken kear / Evel bean hed e vue / Kristen, Breizad ha Labourer !* » [Il n'y a rien au monde qui soit aussi beau / Que d'être toute sa vie durant, / Chrétien, Breton et Paysan !]<sup>99</sup>.

Définir le nouvel espace de l'intérieur est une chose, le délimiter en est une autre. La métaphore de la langue bretonne comme barrière, comme rempart, comme muraille de Chine, assurant l'étanchéité de cet espace à ordonner face à l'extérieur est une image qui s'est développée petit à petit au long du XIX<sup>e</sup> siècle et pas seulement sous la plume d'hommes d'Église, mais aussi sous celles des Bretonistes par exemple. La langue bretonne est perçue comme un espace d'emprise : la distance linguistique permet d'imaginer un autre espace politique où pourraient se jouer d'autres jeux<sup>100</sup>. D'abord barrière morale, elle est devenue de plus en plus politique. Yves Goulven Morvan, directeur du premier *Feiz ha Breiz* écrit par exemple :

*Lamet a rer digantho ho iez brezoneg ; ra zifennint mad ar iez-ze, rak bez'ez eo eur voger gre evit delc'her mad da gre-dennou ha da c'hiziou coz an arvorik. Kentoc'h ato mervel eget beza saotret ! / Puissent-ils toujours avoir cette tête dure afin de maintenir ferme leur vieille foi. On leur supprime leur langue bretonne, puissent-ils bien défendre cette langue, car elle est un rempart pour maintenir les croyances et les vieilles coutumes de l'Armorique. Plutôt toujours mourir que d'être souillé !<sup>101</sup>*

La même revue déclare que « *ervez an dud fur n'eus netra talvoudusoc'h da genderc'hel ar feiz e vro-ma eget derc'hel mad d'ar iez, d'ar brezoneg / d'après les gens sages, il n'y a rien de plus profitable pour préserver la foi dans ce pays que de maintenir fermement la langue bretonne<sup>102</sup>* » et va jusqu'à reprendre les propos que le pape aurait tenu à Léopold de Léséleuc, vicaire de l'évêque de Quimper et de Léon [M<sup>sr</sup> Sergent] et initiateur de *Feiz ha Breiz*, lorsque ce dernier lui aurait rendu visite : « *mirit, mirit evel mab ho lagad al langach coz-se a servich d'ehoc'h da viret*

99. *Feiz ha Breiz*, n° 5, 1901, p. 333-334, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 71.

100. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 52.

101. Yves-Goulven Morvan, dans *Feiz ha Breiz*, n° 546, 17. 07.1875, p. 186, cité par Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 151.

102. *Feiz ha Breiz*, n° 255, 18.12.1869, cité par Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 150.



*ho feiz* / conservez, conservez comme la pupille de vos yeux cette vieille langue qui vous sert à préserver votre foi<sup>103</sup> ». L'espace ainsi clos ne sent plus le temps passer, les événements et les idées nouvelles ne l'atteignent pas, et ses inventeurs peuvent se laisser aller au rêve d'une utopie.

### **Crise et rapport de pouvoir**

En provoquant ce repli agraire au travers d'un paysanisme breton et de l'image d'un peuple-enfant, les auteurs issus du clergé nourrissent par la littérature l'espoir d'un retour à un ordre plus ancien. Ce groupe social en perte de pouvoir depuis la Révolution exprime son souhait de restauration, voire de reconquête, d'une situation sociale, morale et politique dans laquelle il avait un rôle important à jouer. Ce repli sur un petit territoire et sur des relations de type familial est un essai de résistance à l'État briseur d'intimité et d'une société soulevant trop de questions.<sup>104</sup>

Ce conservatisme se traduit par exemple chez l'abbé Le Lay par l'association systématique du trône et de l'autel<sup>105</sup> ; chez Jézégou par un rapprochement de deux extensions temporelles visant à minimiser et ridiculiser la période récente dans laquelle l'Église perd son rôle [treize siècles de christianisme face à 60 ans d'écrits anti-religieux]<sup>106</sup> et par une auto-défense : « *Madou an iliz na oant ket laeret ganthi [...] Mez deuz ar madou-ze, kalz tud oa jaloux* » [L'Église n'avait pas volé ses biens [...] mais beaucoup de gens en étaient jaloux]<sup>107</sup> ; chez l'abbé Henry par une lutte par la poésie contre la déchristianisation, « la chûte [*sic*] des croyances, l'indifférence pour ce qui est bien, la décadence de l'admiration »<sup>108</sup> ; chez Le Joubioux par une lutte contre l'émigration : « *n'en dé ket mad / eid ur Breton kol gùél a dy é dad ! / Il n'est pas bon, / Pour un Breton, de perdre de vue la maison de son père* » ou « *Breih a gav kaër gùélèt hé bugalé / La Bretagne se plaît à voir ses enfants !* »<sup>109</sup> ; chez l'auteur du « *Cantic meuleudi ar Vretounet* » par le rêve du retour de l'unité perdue au-delà de toute distinction sociale [rangs, âges, rural/urbain] ou de provenance géographique, tout comme dans le *Feiz ha Breiz* de Perrot qui implore :

103. *Feiz ha Breiz*, n° 22, 01. 07. 1865, p. 172, cité par Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 151. Voir autres extraits sur cette thématique p. 194, 196.

104. Voir Yves Le Berre, *La bataille de Kergidu*, *op. cit.*, p. 22, 29.

105. Le Lay, *op. cit.*, p. 10, 12 : « Da droajou ar Rouane ha da re an Ilis », « an Ilis pe ar Gouarnanant », « an tron hac an auteur » [les droits des rois et ceux de l'Église ; l'Église ou le gouvernement ; le trône et l'autel].

106. Abbé Christophe Jézégou, *Hor Bro epad ar revolusion*, Moull. Ar Bobl, Carhaix, 1914, p. 7.

107. *Id.*, p. 8.

108. Henry, *op. cit.*, p. v-vi.

109. Le Joubioux, « Lièr d'en Eutreu Rieu / Lettre à M. Rio », dans *Doue ha mem Bro*, *op. cit.*, p. 74-77.

« travaillons ensemble », « tous unis », « en accord »<sup>110</sup> ; chez sœur Anne de Jésus par le récit des conséquences des actions révolutionnaires sur la famille du narrateur [père et mère décapités, confiscation de son héritage, pauvreté, mauvaise santé...] se terminant par cette exclamation sous forme d'évidence : « *C'hui vel dre guement-se penaoz ne hellan quet caout carantez evit ar Republicanet / Voyez, après cela, si je puis aimer la république et les républicains.* »<sup>111</sup>

Le conservatisme de ces prêtres écrivains s'exprime par ailleurs dans l'essai d'apprendre au peuple à se satisfaire de la place qu'il occupe dans la société. Dans *Toull al Lakez*, Lan Inisan ne se contente pas du récit des aventures malheureuses de Per-Fanch ar C'hafer qui cherche à s'enrichir et donc à changer l'ordre divin. Il appuie la démonstration par un proverbe introductif : « *Laerez ha miret madou den / Gant guisiegez na ri biken* » [Voler et garder les biens d'une personne / en connaissance de cause tu ne feras jamais]<sup>112</sup> ; et par une sorte de proverbe : « *Guelloc'h eo beza paour ha beva e karantez Doue, eget beza pinvidic ha beva a du gand an diaoul* » [Mieux vaut être pauvre et vivre dans l'amour de Dieu que d'être riche et vivre du côté du Diable]<sup>113</sup>. Joachim Guillôme, dans *Livr el labourer*, consacre le chant 4 à la description et au commentaire du fonctionnement de la société des abeilles comme prétexte à dépeindre la société humaine dans son fonctionnement idéal. Le grand livre de la nature sert ici de support à l'idéologie conservatrice qui prône l'ordre, l'autorité de la reine, l'amour pour elle, le travail de chacun dans le rôle qui lui a été attribué, etc. L'abbé Le Joubioux décrit avec compassion dans un poème la difficile vie des pauvres, en leur donnant la parole, en s'adressant à eux, et en concluant par la classique échappée religieuse de la résignation puisque à la souffrance terrestre correspondra le bonheur céleste : « *Ar é bèn gronnet a splandér, / Ur gurun a vo hemb par / Sur sa tête, environnée de clarté, / Il y aura une couronne sans pareille !*<sup>114</sup> » Le même appel à la résignation se lit dans plusieurs propos édités par *Feiz ha Breiz*, parfois repris par *Kroaz ar Vretoned*, propos qui minimisent les rapports de classes, la souffrance et l'injustice sociale, comme les suivants à propos des domestiques en général : « *Start e vez o labour ha rak-se, c'houek o c'housed peurvuia* » [Leur travail est dur, et ainsi leur sommeil est en général profond] ou « *Mar deo tenn al labour, ar bevanz a zo nerzuz* » [Si leur travail est pénible, leur nourriture est fortifiante]<sup>115</sup>.

110. Cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 75.

111. Sœur Anne de Jésus, *op. cit.*, p. 350-351.

112. Inisan, *Toull al Lakez*, *op. cit.*, p. 5.

113. *Id.*, p. 66.

114. Le Joubioux, « Er beurerion é Santè-Anna / Les pauvres à Sainte-Anne », dans *Doue ha mem Bro*, *op. cit.*, p. 48- 53.

115. *Feiz ha Breiz*, n° 8, 1911, p. 203.

Si le peuple doit rester à sa place, c'est que chacun a une place dans la société. En fait, la confection de cet espace-cocon est une manière pour les prêtres de se donner une place à eux-mêmes. Les prêtres occupent une place très importante dans cette littérature, ils ne s'effacent pas, au contraire, ils y apparaissent comme un élément protecteur, comme guide, comme force, comme autorité entre le peuple et l'extérieur. Yves Le Berre précise dans son étude sur *Emgann Kergidu* que Lan Inisan a un sens du théâtre et du discours très sûr qui assure l'autorité du prêtre qu'il est et des prêtres en général. Toutefois, il ne s'agit pas chez cet auteur de prêtres issus de la noblesse, mais issus du milieu « julots », ce milieu cultivé de paysans-bourgeois dont le héros de l'histoire, Iann Pennors, est le meilleur représentant<sup>116</sup>. Sœur Anne de Jésus, dans l'avis au lecteur de son ouvrage, glisse explicitement de la volonté de distraire et d'instruire au respect de la hiérarchie : « Accroître et confirmer dans les cœurs l'amour du pays et de la religion et le respect pour ses ministres<sup>117</sup> », respect qui se trouve renforcé par la sorte de monument aux morts qu'elle érige en fin d'ouvrage, semblable à ceux relatifs aux guerres du xx<sup>e</sup> siècle, et dans lequel est fourni, pour la mémoire et le respect, les noms des prêtres et religieuses bretons qui sont morts victimes pour la foi, depuis 1791 jusqu'à 1800<sup>118</sup>.

Le traditionalisme agraire, qui caractérise l'idéologie conservatrice de ces auteurs et qui les pousse, par exemple, à publier la lettre apostolique du pape Léon XIII et sa traduction dans *Feiz ha Breiz*<sup>119</sup>, ne va paradoxalement pas contre un réformisme et progressisme dans le domaine agricole.

---

116. Yves Le Berre, *La Bataille de Kerguidu*, *op. cit.*, p. 28.

117. Sœur Anne de Jésus, *op. cit.*, p. ix.

118. *Id.*, p. 520-540.

119. *Feiz ha Breiz*, n° 10, 08.03.1879, p. 78-80. Traduit par Cédric Choplin, *op. cit.* : « [...] Mais l'Évangile nous montre en quoi les gens sont égaux ; ils ont devant Dieu la même nature, ils sont appelés à la même haute dignité ; et étant tous appelés à la même vie heureuse, ils seront tous jugés individuellement selon la même loi et chacun recevra peines et bienfaits selon ses actes. / Mais celui qui a créé les hommes ne leur a pas donné à tous les mêmes droits en ce monde, ni le même pouvoir ; car c'est de lui que vient tout pouvoir, au ciel comme sur terre, *ex quo omnis paternitas in caelis et in terra nominatur*. (Éph. III, 15). / Or, selon la foi catholique et les commandements, les princes qui gouvernent et leurs sujets sont unis entre eux et collectivement par leurs devoirs et leurs droits respectifs. De cette manière, la volonté de commander est assouplie et le devoir d'obéir est facile, impérieux et d'une grande noblesse. / Sans aucun doute, l'Église imprime profondément dans l'esprit du peuple qu'il doit obéir au commandement de l'apôtre : il n'est de pouvoir que venant de Dieu ; ceux qui ont un peu de pouvoir, le doivent à Dieu. C'est pourquoi se rebeller contre celui qui gouverne revient à s'opposer à l'ordre fixé par Dieu : ceux qui luttent contre cet ordre provoquent leur damnation. [...] ».

« *Mar guélet gober guèl ne zoujet ket heli* »<sup>120</sup> [Si vous voyez des innovations réussir, ne craignez pas de les adopter] suggère Joachim Guillôme dans *Livr el labourer*. Bien que la conception ecclésiastique de la modernité en matière d'agriculture épouse l'idée d'un statu quo dans ce domaine professionnel, estimant que les spécialistes en agriculture étouffent la foi, *Feiz ha Breiz* ouvre ses colonnes à Théophile de Pompéry qui pense que si l'homme est sur terre pour travailler, il doit aussi utiliser son intelligence pour soulager son fardeau, d'où l'intérêt de faire confiance aux spécialistes de l'agronomie, à l'enseignement dans des fermes-écoles, aux conseils agricoles, au développement des machines<sup>121</sup>.

L'idéologie présente en filigrane dans les textes étudiés correspond tout à fait à celle que Fañch Elegoët décrit concernant le deuxième *Feiz ha Breiz*, à savoir maintenir, isoler, réformer. Ces réformes internes sont toutefois perçues la plupart du temps comme autant de solutions d'auto-organisation à distance de Paris<sup>122</sup>, comme des moyens d'inciter le jeune Breton à rester à la campagne, « *evit rei dezhan da anaout pe guer caer ha pe guen huel eo he stad, peguement eo talvoudec hag enorabl / pour qu'il sache combien est belle et noble sa condition, combien elle est utile et honorable*<sup>123</sup> ».

## Filiation littéraire et crises

### *Des modèles littéraires*

Mis à part l'abbé Le Gall, curé de Guimilliau, prêtre assermenté, qui produit un texte (*Collocou familer etre un den curius hac un den expert*, avant 1818) de défense sociale de la paysannerie face aux abus des contrôles officiels et à l'augmentation des impôts, et les textes de la revue sillonniste *Ann Hader*<sup>124</sup>, l'ensemble de la production littéraire des prêtres-écrivains bretonnants des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ne se débarrasse pas et, au contraire, nourrit la vision du monde émanant d'une structure, d'un corsetage institutionnel dans lequel s'épanouit un cléricisme infantilissant, étroit, pessimiste, basé sur la peur et le dénigrement.

Il n'existe que peu d'écoles littéraires dans le domaine de la littérature bretonne et il n'en existe pas qui regrouperait l'ensemble des auteurs étudiés ici. Toutefois, on peut penser que le milieu des hommes d'Église se distingue de celui des autres auteurs de langue bretonne dans le sens où ces prêtres se sont certainement lus les uns les autres. On constate que des modèles littéraires se forment et se perpétuent longtemps après

120. Guillôme, *op. cit.*, p. 6.

121. Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 61-63.

122. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 81-82.

123. Ronan Calvez, *op. cit.*, p. 61, 63 (*Feiz ha Breiz*, n° 81, 18.08 1866, p. 228).

124. *Ann Hader, kazeten al labourerien-douar e Breiz-Izel*, 1909-1910.

leur naissance, ce qui témoigne de leur capacité à porter une fonction. La perpétuation de thématiques, d'esthétiques et d'idéologies similaires au travers des œuvres provient à la fois de la conscience de l'intérêt du maintien d'un certain rapport au peuple et de l'invention d'un certain rapport au pouvoir, mais également de l'influence d'une œuvre sur une autre, d'un auteur sur un autre, cristallisant entre autres des images du peuple aux grandes lignes identiques (peuple-enfant, peuple indiscipliné, peuple breton exemplaire, peuple des campagnes vertueux, peuple des villes immoral et délinquant...), d'une rhétorique et d'un ton néopaternalistes qui oscillent entre sollicitude et mépris, entre angélisme et ironie, entre réconfort et peur, et d'une idéologie de combat et d'autodéfense sous-jacente<sup>125</sup> assurant au groupe auquel appartiennent les auteurs une place de choix.

Par ailleurs, les prêtres écrivains de langue bretonne des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont surtout produit des œuvres définissant un peuple lecteur bretonnant devant se regarder, se juger, s'améliorer selon le code de bonne conduite édicté par ces auteurs. Les deux grands reproches formulés par la critique à l'encontre de la littérature populaire française au XIX<sup>e</sup> siècle fut, d'une part, l'excès d'imagination qu'elle entraînerait, qui mènerait à la débauche des sens, à la rêverie, au vide de l'âme et éloignerait de la raison, et, d'autre part, la corruption de l'individu qui deviendrait révolutionnaire et formerait un danger pour le corps sociopolitique. Une gémellité de dangers contraires est ainsi mise en avant : la passivité et l'activité dérégulée<sup>126</sup>. De ces deux dangers, l'un portant sur la corruption privée et l'autre sur la corruption publique, seul le deuxième apparaît dans les textes étudiés ici dans le cadre de l'expression en langue bretonne : danger révolutionnaire, communauté corrompue, peuple fragilisant l'ordre sociopolitique, etc. Le premier danger renvoyant à l'individu et à ses sentiments profonds n'existe pas dans ces textes. Cela ne signifie pas que ce danger n'est pas présent à l'esprit des auteurs étudiés, mais qu'il leur a semblé imprudent d'évoquer son existence, car elle suppose l'existence d'un Moi. Ainsi la valorisation de l'aspect politique et idéologique dans les œuvres de ces auteurs se fait-elle aux dépens des qualités et plaisirs romanesques et littéraires, car elle permet d'effacer tout Moi sous la couverture d'un Nous omniprésent, toute réflexion personnelle au profit d'une réflexion identitaire<sup>127</sup>.

125. Voir aussi en langue française, Laurent Laot, « La Laïcité au crible de la voix de l'évêché finistérien (1886-1995) », dans Christian Brunel (dir.), *Bretagne et religion*, vol. 2, Rennes, Institut culturel de Bretagne, 1997, p. 51-66.

126. Lise Quéffelec, « Peuple et roman à l'époque romantique : le débat autour du roman-feuilleton sous la Monarchie de Juillet », dans *Trames, Littérature populaire : peuple, nation, région*, Actes du colloque des 18-19-20 mars 1986, Limoges, Centre de recherches sur les littératures populaires (Université de Limoges), 1988, p. 54-58.

127. Sur le rapport entre le Moi et le Nous dans l'autobiographie de langue bretonne,

Cela conduit à légitimer la domination hiérarchique du clergé sur le peuple. La littérature constitue en fait pour ces prêtres écrivains une sorte de manière détournée de faire de la politique sans en avoir l'air. Écrire un roman historique, un poème, une pièce de théâtre, ce n'est pas faire ouvertement de la politique, c'est éviter d'affronter directement la politique centrale. Affronter ouvertement le pouvoir de son époque reviendrait en effet à mettre les différents débats – notamment les débats sociaux – devant les yeux des lecteurs et dévoilerait les conflits latents de la société, ce que ne souhaite pas la majorité de ces hommes d'Église et de Lettres<sup>128</sup>.

### *Évolutions et crises de l'Église*

Le bouleversement qu'a constitué la Révolution française au sein de l'Église a eu comme effet, dans le domaine de la littérature de langue bretonne, l'entrée d'un certain nombre de prêtres dans le monde de l'écriture ; pas seulement dans la littérature d'édification qui a connu un foisonnement au XIX<sup>e</sup> siècle, mais également dans la littérature artistique au sens plus largement admis du terme. Toutefois, les années 1891 et 1892 semblent marquer un tournant important : le pape Léon XIII, par son encyclique *Rerum Novarum* de 1891, ouvre la voie au catholicisme social dont une grande partie des acteurs en Bretagne se tournent vers la langue française, puis par son encyclique *Inter innumeras sollicitudines* de 1892, conseille le ralliement au régime républicain en 1892, après une longue lutte de l'Église contre la République. Le paternalisme clérical est-il toujours possible dans ce nouveau régime qui offre une autre forme d'encadrement de la population ? Au niveau littéraire breton, on constate alors, premièrement que 1892 constitue une frontière chronologique nette, deuxièmement que le plus fort recul du nombre d'auteurs provenant d'une catégorie socio-professionnelle vient de la catégorie « clergé et frères enseignants » [-12,2%] et ce au profit des catégories « professeurs », « agriculteurs », « journalistes »<sup>129</sup>, troisièmement que se dessine un repli des œuvres de prêtres écrivains dans le domaine privé, un essai d'occupation du terrain du domestique.

Puis trois grandes mesures gouvernementales provoquent le trouble au sein de l'Église entre 1900 et 1905 : l'interdiction d'enseigner aux ordres religieux non autorisés [1<sup>er</sup> juillet 1901], l'interdiction de l'usage du breton dans les églises et au catéchisme [29 septembre 1902] et surtout la sépa-

---

voir Yves Le Berre, « L'Écriture autobiographique en breton », dans Jean-François Courouau (dir.), *L'Autobiographie et les langues de France*, Carcassonne, Garae Hésiode, 2010, p. 73-92.

128. Voir Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 47-48.

129. Yves Le Berre, *La Littérature de langue bretonne. Livres et bochures*, *op. cit.*, p. 479.

ration des Églises et de l'État [5 décembre 1905]<sup>130</sup>. Cette nouvelle bascule exclut définitivement l'Église de la politique et la cantonne officiellement au domaine privé. Deux effets s'en font sentir. Premièrement, une radicalisation des positions politiques ouvrant sur le nationalisme, deuxièmement un activisme dans le domaine des loisirs pour occuper au maximum le terrain du privé.

Le clergé n'est pas uni sur ce terrain et le nationalisme de Perrot s'oppose au provincialisme de M<sup>gr</sup> Duparc. Toutefois, ce qui apparaît dans les expressions de langue bretonne est bien un nationalisme qui se développe au travers des thèmes du séparatisme, de l'assoupissement du peuple, de la nature éteinte du peuple breton, par exemple. Le moine-soldat Calloc'h écrit un article dans *Feiz ha Breiz* intitulé « Dihunomp ! » [Réveillons-nous]<sup>131</sup>, reprenant ainsi le titre de revue vannetaise *Dihunamb* !<sup>132</sup>, titre qui deviendra slogan sous la plume de nombreux militants au xx<sup>e</sup> siècle. Calloc'h évoque l'aveuglement du peuple breton [« *Breizad dall* », « *koll ar penn* »...] et fait osciller son texte entre le désespoir – notamment par le thème de la mort [*Ankou, mervel, flastrañ, gwaskañ...* / Mort, mourir, écraser, opprimer...] et l'espoir du réveil [reprise en fin de strophes de « *Dihunomp, pôtrred, dihunomp !* » / Réveillons-nous, les gars, réveillons-nous !]. Le même vocabulaire du réveil et du sauvetage se répand alors dans *Feiz ha Breiz* : « réveiller la fierté bretonne dans toutes les âmes<sup>133</sup> », « reconstruction de la patrie<sup>134</sup> », « sauver votre pays, la Basse-Bretagne<sup>135</sup> », « quand se relèveront les Bretons ?<sup>136</sup> »... Perrot se fait parfois plus virulent et radical lorsqu'il exprime son nationalisme :

[...] *eo mall ober gant ar C'hallaoued eul lizer-marc'had nevez a vo anavezet dreizan galloud ar barresioniz er barrez, galloud ar Vretoned e Breiz, galloud ar Fransisien er Frans. [Il est urgent de signer avec les Français un nouveau contrat dans lequel on reconnaîtra le pouvoir des paroissiens dans leurs paroisses, le pouvoir des Bretons en Bretagne, le pouvoir des Français en France]<sup>137</sup>*

130. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 44.

131. *Op. cit.*

132. Revue mensuelle en breton, publiée de 1905 à 1944, fondée puis dirigée par Loeiz Herrieu.

133. *Feiz ha Breiz*, n° 9, 1912, p. 259.

134. *Feiz ha Breiz*, n° 11, 1913, p. 324.

135. *Feiz ha Breiz*, n° 5, 1913, p. 150.

136. Perrot, dans *Feiz ha Breiz*, n° 2, 1914, p. 40 : « *Pegoulz e savo ar Vretoned var o zreid ?* ».

137. *Feiz ha Breiz*, n° 5, 1907, p. 150-153, cité par Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 87.



ou encore :

*Da bep hini e dra ; peb hini mestr en e di ; peb hini o chom en e gear ; ar Zaozon o chom e Bro-Zaoz ; ar C'hallaoued o chom e Bro-C'hall, hag ar Vretoned e Breiz. [À chacun ses affaires ; que chacun soit le maître chez lui : les Anglais en Angleterre, les Français en France, et les Bretons en Bretagne.]<sup>138</sup>*

D'autre part, la période post-1905 est caractérisée, notamment chez Jean-Marie Perrot, par un activisme dans plusieurs directions – notamment dans le cadre de l'association *Bleun Brug*<sup>139</sup> – et tissant des liens avec la revue qu'il dirige. Il publie des ouvrages, forme le clergé, développe des relations avec les écoles en proposant des concours de rédactions, offre des prix, insère des jeux et devinettes dans la revue et publie le nom et l'adresse des gagnants à des fins d'émulation, crée une troupe de théâtre amateur, organise des pardons, mais fait également de la publicité pour les syndicats agricoles et les coopératives, et de la publicité pour l'instruction technique agricole afin de former une jeunesse paysanne<sup>140</sup>, etc. C'est à une véritable politique d'intervention sociale que s'adonne Perrot, intervention dans plusieurs champs culturels et qui en fait une intervention sociale et politique<sup>141</sup>. Le rayonnement social auquel il parvient est relativement important et l'un des témoignages de cette puissance de l'encadrement de la société agraire par le clergé est le succès de Paotr Tréouré qui a donné des chants et devinettes dans *Feiz ha Breiz* et dont les productions ont fini par appartenir au patrimoine populaire<sup>142</sup>.

Enfin, la dernière étape importante dans l'évolution de l'Église est Vatican II. Non seulement cette date marque officiellement l'abandon de la langue bretonne par l'Église, mais il marque également un changement dans les esprits des membres du clergé. Cela est particulièrement remarquable chez le père Médard. Ce religieux, en plus d'avoir dû confronter ses opinions à celles d'autres collègues au sein du Centre pastoral des missions de l'intérieur à partir de 1848, a travaillé pour Vatican II en tant que secrétaire. Cette expérience semble lui avoir fait changer de regard sur le monde et la religion, car une grande différence se fait sentir entre son ouvrage *Diwar c'hoarzin...* confectionné avant cette expérience et *An tri Aotrou et Paotred an Ognon* publiés en 1981 et 1986. Alors que son premier ouvrage témoigne du ton acerbe, moqueur, virulent du prêtre

138. Perrot, dans *Feiz ha Breiz*, n° 1, 1912, p. 5, cité par Fañch Elegoët, p. 90.

139. Association d'action culturelle et religieuse, créée par J.-M. Perrot en 1905.

140. Fañch Elegoët, *op. cit.*, p. 76-79.

141. *Id.*, p. 59.

142. *Id.*, p. 60.

cherchant à déstabiliser son lecteur/auditoire, les deux suivants semblent plus apaisés, le regard porté sur le peuple breton plus tolérant, voire attendri et généreux<sup>143</sup>.



Nelly Blanchard

---

143. Fañch Morvannou, *op. cit.*



Normand Beaupré